

LE PASSE-TEMPS

ET LE PARTERRE

RÉUNIS
JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Seul vendu dans les Théâtres

Littérature - Beaux-Arts - Musique - Biographies - Nouvelles



ABONNEMENTS

Six Mois..... 3 fr.
Un An..... 5 »

Rédaction et Administration: 14, rue Confort, LYON

V. FOURNIER, Directeur

ANNONCES

Annonces..... la ligne 0.50
Réclames..... — 1 »

SOMMAIRE

Causerie: <i>Le Salon</i> (6 ^{me} article)	Léon MAYET.
Echos Artistiques.....	X...
Nos Théâtres.....	X...
Lettre parisienne: <i>Pourquoi les Japonais ne peuvent pas nous sentir</i>	L.-D. ARNOTTO.
Une Définition (Synète).....	Paul P...
Notes d'actualité: <i>Plagiats et Plagiaires</i>	Jean de GAILLON.
Le Torrent (Chanson).....	A. GIRON.
Libre chronique: <i>Allo! Allo!... 131-00!</i>	FRANC-SILLON.
Un Forain.....	Eugène DREVETON.



CAUSERIE

LE SALON

(6^e ARTICLE).

MM. Auguste RODIN. — Jean CHOREL. — Jean PLOQUIN. — François GIRARDET. — Emile BOUDON. — G. POLI. — Claudius CHAMONARD. — GAIRAL DE SÉRÉZIN. — Pierre AUBERT. — Léon MARGAND. — Etienne EXBRAYAT. — Jean LARRIVÉ. — François PERRET.

Mlle Louise MONNIER.

On a dit de la Sculpture qu'elle était « un art froid qui ne passionne pas les masses » on serait tenté de le croire en voyant l'indifférence avec laquelle beaucoup de visiteurs et de visiteuses

passent devant les œuvres exposées au rez-de-chaussée du Palais du quai de Bondy.

Sont-ils donc si rares ceux qui comprennent toutes les difficultés d'un art appelé — en quelque sorte — à animer la matière, à lui donner un corps et une âme, à rendre palpables et tangibles le geste et le sentiment ?

Quoiqu'il en soit, cette indifférence dénote une mentalité spéciale difficile à expliquer; il ne faut donc pas s'étonner outre mesure si — en dépit du bruit fait autour du nom de son auteur — le *Buste de Falguière* (n° 765), signé par Auguste Rodin, et d'une maîtrise incontestable, n'excite qu'une curiosité très relative.

L'œuvre qui s'impose le plus par ses dimensions est celle de M. Jean Chorel, un jeune qui me fait l'effet de marcher à grands pas vers la renommée.

Récompensé d'une deuxième médaille l'*Eternelle lutte* (n° 722) est un groupe de plâtre d'une grande puissance d'exécution.

Il représente l'homme luttant contre les séductions de la femme, séductions au nombre desquelles il ne faut pas mettre celle de la toilette qui est assurément une des plus suggestives.

Les deux personnages présentent — en leur nudité et leur mouvement — un ensemble de lignes harmonieuses: l'homme a beau s'en défendre et éloigner d'un geste qui s'efforce d'être beau celle qu'il considère comme son ennemie, on devine, à la lassitude qui s'empare déjà de lui, qu'il est prêt à capituler.

Alors, à quoi bon lutter puisqu'en fin de compte le sexe faible finit toujours par avoir raison du sexe fort ?

Le buste de *Puvis de Chavannes*

(n° 725) est d'une noble expression et le *Petit groupe Ollier* (n° 725), pastelline en collaboration avec le Dr Destot, est d'une composition assez étudiée, bien que sujette encore à quelques corrections.

Le *Portrait en pied de Mme X...* (n° 724) est une fantaisie d'artiste fort joliment trousseée, avec un mouvement de marche accélérée bien saisi.

Evidemment, cela n'est pas du grand art, mais c'est un de ses petits côtés qui contribuent à établir la réputation d'un artiste.

La *Magicienne* (n° 761), buste en marbre blanc, finement travaillé par M. Jean Ploquin, manque, malheureusement d'expression; je lui préfère de beaucoup le *Buste de Monsieur Y...* (n° 741), également en marbre blanc, de M. François Girardet, un adolescent à la physionomie très intelligente et très ouverte.

M. Emile Boudon expose, lui aussi, un *Portrait d'Enfant* (n° 712), un bronze qui — par la pureté du dessin — appartient à la bonne école.

Le buste ne doit pas être la reproduction banale des traits d'une physionomie; quelque chose du caractère du modèle doit passer dans l'œuvre, c'est de cette obligation que s'est pénétré M. G. Poli avec son *Homme de mer* (n° 764), un buste patiné empreint de toute la rudesse voulue.

A citer, dans le triple envoi du même artiste, le *Portrait de Grand'mère* (n° 762), un médaillon plâtre patiné d'une bonne facture, et la *Frileuse* (n° 763), un buste en marbre où se fait jour une juste observation de la chose vue.

Le *Lamartine* (n° 720) de M. Claudius Chamonard est — si petite soit-elle — une œuvre de grand caractère; elle donne raison à l'opinion émise par Victor

Hugo: « De face, l'homme regarde; de profil, il pense! »

Le *Rhône aux mouettes* (n° 735), dont les oiseaux viennent effrontément fouiller la barbe de fleuve, me paraît un peu rajeuni. M. Gairal de Sérézin, dans les deux *Médailles* (nos 736 et 737), s'est montré ce qu'il est, un artiste épris de la vérité.

C'est de la vérité également que s'est inspiré le sculpteur Pierre Aubert, pour son remarquable médaillon bronze: *Maître Rubellin* (n° 707).

En tant qu'allégorie, la *Supplication* (n° 755), de Mlle Louise Monnier, manque un peu de clarté: cette jeune femme agenouillée et les mains jointes ne donne que très imparfaitement l'idée d'une fleur regrettant d'être retenue au sol par sa racine et enviant les ailes du papillon.

Cette réserve faite, il faut reconnaître que l'œuvre est savamment traitée au point de vue de l'exécution et qu'elle justifie l'acquisition qui en a été faite par la ville de Lyon.

Le buste en marbre de M. Léon Margand, *Aristote* (n° 751) est d'une belle vision: il a valu à son auteur une troisième médaille.

La *Dentellière* (n° 729), de M. Etienne Exbrayat, est un médaillon merveilleux par la caresse et la ténuité des traits, et le groupe bronze *Les Carriers* (n° 746), de M. Jean Larrivé, reproduit à souhait les musculatures résultant de la tension et de l'effort.

Le bas-relief en plâtre de M. François Perret: *La Vigne* (n° 759), honoré d'une troisième médaille, évoque — en ses différents couplets — la chanson de Pierre Dupont:

Au printemps, la vigne, en sa fleur,
D'une fillette a la pâleur...

Trois académies d'un modelé délicat marquent les différents âges de la vigne tour à tour vierge, fiancée et mère; beaucoup de sentiment dans la composition qui aurait certainement gagnée à donner du poète populaire une image un peu plus exacte.

Quand j'aurai signalé la *Vierge au Lys* (n° 758), de M. Nantard; *L'Ame au sortir de la vie* (n° 753), de M. Michel Métra; un *Médaille* (n° 740), de M. François Ginot dit Donati; une *Tête d'Enfant* (n° 718) portrait plâtre durci, par M. Gilbert Camel; un buste, *Jeune Russe* (n° 708), de M. Georges Beauvissage; le médaillon plâtre patiné, *Portrait de Monsieur X**** (n° 719), de M. Gaspard Chambrade; le *Portrait* (n° 721), médaillon de M. Ernest Charvolin, et

le *Burdeau* (n° 769), de M. Charles Textor, qui nous a donné des œuvres bien supérieures, je pourrai considérer comme terminée ma visite à la Sculpture.

LÉON MAYET.

LA CRÈME SIMON est la meilleure des Crèmes



Echos Artistiques

On nous assure que M. Broussan a l'intention de faire représenter, la saison prochaine, à Lyon, les *Truands*, drame lyrique, tiré de la pièce de Jean Richepin, par A.-J. de Mauprey, musique de Georges Pfeiffer.

**

Un artiste parisien bien connu, M. René Luguet vient de mourir, à l'âge de 91 ans.

Du Gymnase où il était entré, sur la recommandation de Mme Dorval dont il devait devenir le gendre, il passa au Palais-Royal où, à part une interruption de quatre années données au Vaudeville, il fit toute sa carrière.

Le nombre des pièces qu'il a créées est considérable. Il était devenu le régisseur général du Palais-Royal et conserva ses fonctions jusqu'au moment où l'âge le força à prendre sa retraite. M. René Luguet était le frère de Mme Marie Laurent et le doyen des artistes de France.

**

Appointments d'artistes:

Un de nos confrères parisiens croit pouvoir dire que Mme Réjane touche, chaque fois qu'elle joue *La Montansier*, un cachet minimum de 600 fr., tandis que, près d'elle, M. Coquelin aîné se contente de 400 francs.

C'est assez coquet. Mais l'Amérique se montre, comme on le sait, plus généreuse. Ainsi, M. Robert Grau vient d'engager, pour un théâtre qui va s'ouvrir prochainement à Brooklyn, une artiste de vaudeville, Mme Edna Wallace-Hopper, au prix de 537,500 francs pour dix semaines, soit 7,678 francs 57 centimes par soirée!

Si pour ce prix là, Mme Hopper ne fait pas rire les spectateurs !..

**

Mlle Sacharin, une des plus remarquables chanteuses légères de Russie, vient de verser, pour les fonds destinés à la guerre, la somme de 1.500 roubles qu'elle a gagnée de la façon la plus curieuse. Mlle Sacharin, qui n'a que 19 ans, est célèbre par son talent et sa beauté.

Il y a quelques jours, à Perm, elle chanta le nouveau chant patriotique, *Stavnaja Rossija*. Elle fut si vivement applaudie qu'elle proposa une collecte pour les fonds de la guerre et déclara qu'elle

donnerait un baiser à tous ceux qui voudraient verser 10 roubles. Toute l'assistance se leva alors et se précipita dans sa loge. Lorsque le tumulte se fut enfin un peu calmé, Mlle Sacharin revint sur la scène, et put vendre, tout à son aise, au milieu de l'enthousiasme général, plus de 150 baisers.

**

Les Américains, après avoir... emprunté *Parsifal* à la famille Wagner (et fait condamner un journaliste qui qualifiait cet emprunt de cambriolage), songent à « tripatouiller » le chef-d'œuvre, comme disait Bergerat.

Un tragédien, de talent d'ailleurs, M. Richard Mansfield, a commandé qu'on tirât pour lui un drame de l'opéra de Wagner.

M. Mansfield admet un peu de musique — très peu!

Les Yankees pensent comme le capitaine d'habillement qui, assistant à une représentation de *Guillaume Tell*, criait:

— Dieu, que c'est beau!... Mais que la musique m'ennuie!

Et comme on lui demandait pourquoi.

— Mais, parbleu! elle m'empêche d'entendre les paroles!

**

Suite de l'enquête sur la précocité de certains hommes.

M. Saint-Saëns écrit que, tout petit, il écoutait une grande bouilloire et lui demandait des leçons d'harmonie. A dix ans, dans un concert, il joua par cœur un concerto de Mozart et un de Beethoven. Enfin, à quinze ans, il a composé des choses que l'on chante aujourd'hui sans se douter qu'elles sont ses premières œuvres, celles de sa plus fraîche jeunesse.

Il semble donc qu'entre tous les hommes précoces, les plus précoces soient les musiciens.

GAUFRAGE, PLISSAGE

J. CORTEY, 6, rue St-Côme (au premier)



NOS THÉÂTRES

THÉÂTRE DES CÉLESTINS

Le nouveau vaudeville de MM. Bilhaud et Hennequin, *Les Dragées d'Hercule*, que la direction des Célestins vient d'emprunter au Palais-Royal, n'a certainement pas été destiné, dans l'esprit de ses auteurs, aux pensionnats de jeunes filles; la note en est gaie, mais d'une grivoiserie un peu osée, tellement osée, que, pour rendre acceptables les mésaventures du docteur Frontignan, ce n'est pas trop du jeu effréné des interprètes.

Disons tout de suite que ces derniers se sont — sans exceptions — montrés à la hauteur de leur tâche et, sous ce rapport, on ne peut que louer l'entrain de Mmes Peugot (Angèle), Dickson du Palais-Royal (Odette), Mme Clarence (Mme Bécot), Mme Poncin (Sidonie); MM. Cousin (Frontignan), Defrenne (Lavirette), Baud huin (Brakson), Deroudilhe (Lartigoul), Villaret (Leverdier).

"OLD ENGLAND" DE LYON
TAILLEUR, 28, Rue de la République



Lettre Parisienne

Pourquoi les Japonais ne peuvent pas nous sentir,

L'antagonisme entre la race jaune et la race blanche est fait de plus d'éléments adverses qu'on ne l'imagine. Il n'y a pas que les mœurs et les traditions qui nous séparent, il n'y a pas que la couleur, il y a aussi l'odeur, et voilà pourquoi les Japonais ne peuvent pas nous sentir. Il paraît, en effet, que l'odeur de l'Européen est souverainement désagréable aux peuples d'Extrême-Orient. C'est un Japonais, le docteur Buntaro Adachi, en résidence à Strasbourg, qui nous fait ce mauvais compliment. « Il est certain, nous dit-il, que les peuples d'Occident possèdent une odeur naturelle, *sui generis*, qui passe inaperçue pour eux, mais qui est fortement accusée pour la race jaune ».

Il la définit de façon fort désagréable : elle est « rance et piquante ».

Cependant, notre médecin japonais veut bien avouer qu'après avoir passé quelque temps en Europe, ses compatriotes et les Chinois finissent par s'y habituer et que même elle leur devient attrayante.

Comme tout mammifère, l'homme possède son odeur caractéristique qui varie avec la race, avec l'individu, avec l'âge et l'état de santé.

Ce sont les glandes sudoripares qui produisent ces émanations sensibles à l'odorat.

Chez les blancs, les observateurs bien doués au point de vue olfactif, pourraient distinguer ceux qui suivent un régime végétarien de ceux qui sont carnivores. Ceux qui se nourrissent presque exclusivement de viandes exhalent une odeur

plus forte sous l'influence de la fermentation des sécrétions cutanées. Le corps entier laisse passer par la peau des substances, dont quelques-unes toxiques, ont une odeur marquée. Avec un flair développé on pourrait presque dire que telle personne est acide et telle autre basique.

Les raffinés en ethnographie savent, d'ailleurs, bien qu'il existe des odeurs provinciales, que l'odeur de la Savoie n'est pas celle de la Normandie, pas plus que celle de l'Auvergne n'est celle de la Touraine, ou celle de la Bretagne celle de la Provence — la « gueuse parfumée ».

Les Japonais, en général, exhalent peu d'odeur. Alors même qu'ils transpirent, leur sueur ne sent presque rien. C'est bien, avant tout, une question de race, mais cela tient aussi probablement au régime alimentaire. Le Japonais est surtout végétarien.

Mais la race et la couleur individuelle exercent une influence certaine sur l'odeur humaine. Les bruns, les blonds, les roux n'ont pas la même odeur. Tout cela est très connu et, au fond, les observations du docteur Buntaro Adachi sont parfaitement exactes.

Cependant, si les émanations de l'Européen déplaisent à ses compatriotes, c'est que c'est un changement pour eux, une impression nouvelle qui les surprend, mais, comme nous l'avons déjà dit, ils s'y font assez vite pour trouver ensuite cette exhalaison généralement agréable et quelquefois même capiteuse ! Bien mieux, de retour au Japon, l'homme jaune trouve qu'au milieu de ses compatriotes il lui manque quelque chose. Tout, autour de lui, lui paraît insipide et fade. Oh ! le bon Japonais !

Néanmoins, toutes ces considérations... animales sont plutôt déplaisantes. On serait tenter de brûler du sucre si l'on n'avait, pour se remettre le cœur, ces parfums dont Mme Sarah Bernhardt cueille les fleurs au premier acte de la *Sorcière*.

Parfums de reines ! Asmodée, qui est le génie familier du journalisme moderne, veut bien nous entrouvrir les tentures qui cachent le secret des royales toilettes.

L'Espagne parfumée a beaucoup perdu avec les Philippines, du moins sa gracieuse reine-mère, Marie-Christine, qui affectionnait tout particulièrement une essence d'orchidées qu'on ne trouve nulle part ailleurs et à laquelle elle a dû renoncer par scrupule patriotique pour n'employer plus que l'eau d'Espagne spécialement distillée pour elle, à Madrid. Au bain et à la toilette, elle fait

usage d'un parfum dans la composition duquel entrent de l'eau de rose, un extrait de noix de coco et une essence inconnue.

La jeune impératrice de Russie, fidèle à Paris qui la fêta d'un cœur si joyeux, y commande toutes ses odeurs, pâtes, savons et eaux de toilette — pour 50.000 fr. tous les ans. Bien que la violette, spécialement cultivée pour elle à Grasse, ait toutes ses préférences, elle fait pulvériser dans ses appartements les essences les plus variées : lilas, jasmin, narcisse, jonquille, tubéreuse et violette blanche. L'eau de toilette est à base de violettes — violettes cueillies entre 5 et 7 heures du soir parce que c'est le moment de la journée où leur parfum est le plus délicat.

La reine Alexandra d'Angleterre emploie l'ess-bouquet, parfum mystérieux qui, depuis 1829, soyons précis, est d'usage dans la famille royale et dont le secret de préparation se transmet de père en fils chez le parfumeur de la Cour. Cependant, à quoi servirait le flair délicat d'Asmodée s'il n'y avait reconnu un mélange de musc, d'ambre, d'essences de rose, de violette, de fleur d'oranger et de lavande ?

La reine Wilhelmine, des Pays-Bas, a des goûts plus simples. Elle se contente d'eau de Cologne de grande marque. Elle ignore absolument l'usage des pâtes et des poudres, estimant, la jeune et jolie reine, qu'un bain quotidien de quelques minutes et une douche rapide suffisent amplement à lui conserver le teint admirable qui est sa plus belle parure. Il est vrai que le parfum souverain est encore la saine jeunesse...

Mais nous voilà bien loin des mal odorants propos de notre docteur japonais, ceci a dissipé cela et ce n'est pas le lecteur qui s'en plaindra, j'espère.

L.-D. ARNOTTO.



Une Définition

SAYNÈTE

LUCIEN, très amateur de pommades ; grand-prêtre du « faux-col » ; pas mal d'argent, très peu d'intelligence : tout ce qu'il faut pour être chéri des dames.

CHARLES, gros insignifiant.

JANE, extérieur très travaillé et pas mal réussi ; se tient très bien à table et encore mieux devant un jeune homme à marier ; esprit romanesque qui ne rêve que promenades au clair de lune avec accompagnement de baisers.

ISABELLE, charmante... mais un peu en retard.

MARY, espiègle trop jeune.

Soirée d'avril ; sur le perron de granit rose, d'où l'on domine le parc ; on cause bruyam-

ment. Les sapins tachent de noir le vert tendre des jeunes pousses. Les « corbeilles d'argent » des plates-bandes grisent l'air.

LUCIEN, très pédant. — Avouez que l'idée n'est pas banale. C'est du domaine du baroque !

JANE. — Ce Paul, il me fait l'effet d'un utopique !

LUCIEN. — Utopique ! c'est le mot... Tenez ! Il m'en a servi une meilleure encore !

Tous. — Allons !

LUCIEN, pontifiant. — Il m'a déclaré un jour qu'il voulait se marier avec une femme tendre... qui l'aimerait !

(Explosion de rires. Isabelle tortille son sautoir et fait la moue sérieusement.)

MARY. — Pauvre Paul ! Il croit encore à ça !

JANE. — Pauvre fol !

LUCIEN. — S'acharner à vouloir d'une denrée qui n'existe plus.

ISABELLE. — Comment, qui n'existe plus !

LUCIEN. — Pardon ! Qui n'a jamais existé ! Je ne sais même pas pourquoi on a créé ce dissyllabe-là ! Qu'on parle d'amour maternel, d'amour filial, passe encore ! Mais d'amour, tout seul ! C'est idiot !

JANE. — C'est bestial !

ISABELLE. — Alors, par quoi le remplacez-vous, ce dissyllabe-là ?

LUCIEN. — Mon Dieu ! c'est bien simple ! ce que vous appelez l'amour n'étant autre chose que la concordance de deux natures, la similitude de deux caractères, au lieu de dire : je vous aime, on dira désormais : nous sommes à l'unisson... Car, enfin... voyons... Deux êtres qui s'aiment... ce sont, en quelque sorte... à proprement parler, deux cordes qui vibrent à l'unisson.

ISABELLE, souriant. — C'est plus nouveau ; mais ça revient au même.

JANE. — En tout cas, c'est peu artistique.

CHARLES. — ... Et musical !

ISABELLE. — ... Enfin, moi j'aime, vous, vous vibrez ! Question de goûts.

(Elle quitte le perron en tortillant de plus belle son sautoir. Il commence à faire nuit ; le parc est délicieusement engageant.) Lucien se lève et propose à Jane un tour de parc.

JANE. — Un tour de parc !

(Ils descendent le perron et s'engagent dans une mignonne allée dont le sable crenotte sous leurs pas.)

LUCIEN. — Que pensez-vous de ma définition ?

JANE, mystérieuse. — Incomplète !

LUCIEN (froissé, à Jane qui se rapproche insensiblement de lui). — Comment ? je reprends...

JANE. — Non... Ne reprenez rien... Qu'il fait bon !... On y voit, sans y voir... (Elle s'appuie mollement sur son bras.)

Oui... vous avez oublié... pour que deux cordes vibrent... (D'un brusque mouvement, elle lui saute au cou) ...il faut un coup d'archet !...

Paul P...

"OLD ENGLAND" DE LYON
TAILLEUR, 28, Rue de la République

NOTES D'ACTUALITÉ

Plagiats et Plagiaires

La *Montansier* est à peine à la scène que pleuvent déjà les accusations de plagiat. C'est une aventure dont MM. de Fliers, de Caillavet et Ibels n'ont pas les premiers à souffrir. D'aucuns pensaient que MM. Sardou et d'Annunzio en possédaient exclusivement le monopole. Erreur ! La plagiophobie sévissait déjà du temps de Racine. Le :

Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin ?

de l'invocation d'*Athalie* ressemble comme un frère paraît-il, au vers de Nérée :

Las ! nos petits enfants en auraient bien besoing !

Moi, j'estime que ces deux vers « frères » se ressemblent tout juste comme deux frères qui ne seraient pas même du même lit. Mais que pensez-vous de Lamartine écrivant :

Lorsque du Créateur la parole féconde
Dans une heure fatale eut enfanté le monde ?

Après que Voltaire avait dit lui-même :

Lorsque du Créateur la parole féconde
Des germes du chaos eut enfanté le monde.

Avec cela que certains mots font souche d'une manière tout à fait inattendue. Ecoutez celui-ci :

— « Les affaires, c'est l'argent des autres ».

On le trouve textuellement répété dans les mémoires de M. de Montard, dans je ne sais plus quel ouvrage de M. de Girardin, dans le *Thomas Vireloque* de Gavarni, dans les *Guêpes* d'Alphonse Karr, et dans la *Question d'Argent* de Dumas fils. Excusez un peu !

L'étude du plagiat nous dégoûte malheureusement de l'admiration.

Ainsi, nous avons tous bée d'aise devant la fameuse proclamation de Rochefort :

— « Article 1^{er} : Il n'y a plus rien. — Article II : Personne n'est chargé de l'exécution du présent arrêté. »

Eh ! bien, savez-vous où le pamphlétaire l'avait récoltée ?... Dans un numéro de la *Carmagnole* de 1848 !

Parfois, le plagiat devient tout de même scandaleux :

Il y a deux ans, Antoine joua une pièce de M. Hermann Heyermans : la *Bonne Espérance*. M. Masson-Forestier l'alla voir et demeura abasourdi !

— « Saperlipopette ! Mais c'est ma *Baraterie*, publiée naguère dans la *Revue des Deux Mondes* que cet auteur a reprise-là ! »

C'était vrai. Il n'y manquait ni un épisode ni un personnage !

Plus récemment encore, M. Chirac semble avoir démontré que *Francillon*, de Dumas fils, fut copié scène par scène, et parfois mot pour mot, sur le *Talion* prêté par M. Chirac à son illustre confrère.

Bien petite est, à côté de ces exemples venus de haut, l'imitation des œuvres, d'ailleurs oubliées, de Théaulon et de Gabriel, qu'on jette à la figure des auteurs de la *Montansier* !

Et puis, mieux vaut dire qu'en littérature comme en musique, le plagiat n'existe pas, tant la profession littéraire a étendu le domaine général où, consciemment ou non puisent nos écrivains. Ceux-là qui se plai-

gnent d'être pillés auraient bonne grâce à reediter aussi spirituellement qu'ils le pourraient l'anecdote suivante :

Un jour, Racine fils assistait chez Voltaire à la lecture d'une tragédie. On lit un beau vers que Racine croit reconnaître pour le sien :

— « Ce vers-là est à moi ! » interrompit-il.

Alors Voisenon se penchant vers Voltaire :

— « Rendez-lui son vers, vite ; et qu'il s'en aille ! »

Jean de GAILLON.

"OLD ENGLAND" DE LYON
TAILLEUR, 28, Rue de la République

LE TORRENT (1)

I

Du sommet de ces monts arides et sublimes
Qui vont escalader les cieux,
Parmi les rocs noirs qui dévalent des cimes,
Un fil d'argent frappe les yeux.
C'est un flocon neigeux, une légère écume
Qui bondit, en faisant jaillir
Une fine poussière, où le soleil allume
Des reflets d'or et de saphir,

Refrain

C'est le torrent jaseur qui roule,
Animant le mont dévasté ;
Son flot sans cesse coule, coule,
Source d'espoir et de gaieté.

II

Dans le ciel assombri parfois passe un orage ;
Un fleuve aux flots tumultueux
Roule au flanc du grand mont ; il mugit avec rage ;
Et, sous ses bonds impétueux
Les rocs déracinés fauchent sapins et chênes,
Emportent maisons et terrains,
Vont semer la ruine et la mort dans les plaines
Sous l'œil navré des riverains

Refrain

Des grands sommets, le torrent roule
Des flots furieux, malfaisants ;
Sans cesse grossissant, il coule :
Fuyez, malheureux paysans !

III

Les nuages ont fui ; l'azur profond scintille
Sous le chaud soleil de l'été,
Qui verse à tons l'espoir et joyeusement brille
Sur le sol au loin dévasté.
Pour niveler son champ, relever sa mesure,
Le paysan court, diligent,
Et sur le flanc du mont, avec un doux murmure,
Luit de nouveau le fil d'argent.

Refrain

C'est le torrent calmé qui roule,
Source d'espoir et de gaieté,
Son flot sans cesse coule, coule
Ramenant la fécondité.

IV

Des sommets radieux, constamment la pensée
Descend vers les pauvres humains,
Apportant à la foule anxieuse, oppressée,
L'espoir de meilleurs lendemains.
Sous son flot trop pressé, parfois le monde tremble
C'est une révolution ;
Mais l'orage s'apaise et l'humanité semble
Grandir dans la convulsion.

Refrain

C'est le torrent divin qui roule,
Source d'espoir et de clarté,
Son flot sans cesse coule, coule,
Pour le bien de l'humanité.

A. GIRON.

(1) Prix au concours de *La Sylphide*.

LIBRE CHRONIQUE

Allô ! Allô !.. 131-00 !

Il n'a été bruit, dans la presse, cette semaine passée, que de la mésaventure dont a été victime — est-ce bien victime, n'est-ce pas plutôt bénéficiaire ? — Mlle Sylviac, une actrice parisienne de plus de beauté que de talent, et qui vient de conquérir soudainement une brillante notoriété par ses démêlés retentissants avec l'Ad-mi-nis-tra-tion des Téléphones.

Or donc, 131-00 — impatientée de ne pouvoir obtenir une communication dont l'urgence ajoutait à son agacement — s'oublia jusqu'à traiter de « vachères » ces demoiselles du téléphone.

Ripostant du tac au tac, celle de ces dernières qui avait l'oreille au récepteur lui répliqua, par le même fil, en lui décochant une épithète empruntée à la racine de son vocable péjoratif, c'est-à-dire à la race bovine elle-même ; traitée de « gardienne », elle n'hésita pas à qualifier son interlocutrice : d'espèce de « gar...dée » — ce qui était bien *pis* !

.

Non contente de ces représailles sommaires, l'irascible vachère — oh ! pardon ! — la vindicative téléphoniste rendit compte à l'Ad-mi-nis-tra-tion de l'insulte qu'elle venait de recevoir dans le tuyau de l'oreille... et dont elle faillit avoir le tympan perforé d'un coup de corne — c'est-à-dire d'un coup de langue.

Le connétable — primitivement comte de l'étable — des téléphones, vengeur de la susceptibilité de sa subordonnée, infligea *hic et nunc* à Mlle Sylviac la peine réglementaire d'une suspension de son abonnement pendant un mois.

Il lui coupa littéralement le fil ; mais en continuant à percevoir le montant du service dont elle était ainsi privée.

L'abonnée, doublement punie de la sorte — mais de caractère peu endurant — n'ayant pas la ressource de soulager immédiatement sa bile en traitant de « vacher » M. le Sous-Secrétaire d'Etat préposé aux communications — et ex-communications téléphoniques — l'assigna devant les tribunaux en réparation du préjudice qui lui était causé et en annulation de la mesure arbitraire qui lui jouait un aussi vilain *Tour* — du *Monde en 80 jours* — : « Le fil il est coupé, il ne fonctionnait plus » pour Mlle Sylviac, qui en était réduite à fredonner

sa colère sur l'air des principaux motifs des *Dragons de Villars* :

Ne parle pas « rosse » je t'en supplie !...

Espoir charmant ! Sylviac m'a dit « va chère ! ».

.

Quant à moi, instruit par cet exemple — et fort de ce mémorable précédent — je m'apprétais à invectiver, derrière son grillage, le percepteur des contributions directes de mon quartier, avec la douce perspective de voir M. le Ministre des Finances me frapper, en interdisant à ce fonctionnaire — outragé par moi dans l'exercice de ses fonctions — de recevoir dorénavant le versement de mes impôts, lorsque j'appris — au moment de risquer cette démarche inconsidérée — que l'Ad-mi-nis-tra-tion, émue du tapage soulevé par Mlle Sylviac et du *tolle* général provoqué par la mesure expiatoire prise à son encontre, venait de la rapporter et de lui rendre l'usage de son fil, avec ses plus plates excuses.

Désarmé et aguiché, sans doute, par la beauté de son abonnée récalcitrante, M. Alexandre Bérard a galamment clos l'incident, en demandant — comme le célèbre Robert Macaire, modèle des hommes d'Etat passés, présents et futurs, — « que tout le monde s'embrasse et que ça finisse ».

.

Il n'en subsiste pas moins que les martyrs du téléphone savent maintenant que le meilleur moyen d'améliorer la rapidité de ce fallacieux Service public, consiste dans l'emploi du vocabulaire de Mlle Sylviac : « *Allô ! Allo ! vachère, donnez-moi la communication avec le n° 131-00 !* ».

Essayez un peu et vous m'en direz des nouvelles — si vous n'êtes pas jolie femme et cabotine haut protégée et défendue par les aboyeurs de la grrrande presse !...

O *Egalité* ! — sainte vertu républicaine, crucifiée au fronton de nos monuments, entre la Liberté et la Fraternité — tu n'es pas un vain mot !

FRANC-SILLON.



Chronique de la Mode

Jamais, je crois, on n'avait imaginé semblables exquisités. Dans un concours d'élégances, les salons de l'Old England, 28, rue de la République, notre grand tailleur a eu l'heureuse inspiration de faire une exposition des dernières nouveautés, en tissus de la saison, à côté des riches modèles signés

de nos plus grands faiseurs parisiens. Je vois, d'un côté, une étamine circassienne bleu-marine et noir, un petit damier beige ou gris sur fond blanc, d'une disposition toute nouvelle, la draperie Victoria et le Wooliness. Tous ces tissus font de ravissants costumes tailleur, depuis 130 francs.

Je vais, sans plus tarder, chères lectrices, vous donner les renseignements que vous me demandez sur le corset à la Pervenche.

Cette maison, des plus importantes à Lyon, a voulu faciliter sa nombreuse clientèle, en organisant dans le centre de la ville, plusieurs magasins et salons d'essayage.

À la Pervenche, 25, rue Terme, 46, cours Morand et 30, rue Victor-Hugo.

Vous pouvez vous servir en toute confiance à la Pervenche, et vous serez divinement corsetée avec son corset droit moderne, qui est la perfection et le fini d'une véritable artiste comme Mme Trinquet qui excelle dans son art.

Dans les corsets bon marché, vous avez le plus grand choix et d'une coupe très élégante.

Quant au corset pour fillette, c'est une grande spécialité de la maison.

MARCELLE.

"OLD ENGLAND" DE LYON
TAILLEUR, 28, Rue de la République



UN FORAIN

La foule lasse, assourdie par le bruit des cuivres, des tambours, des instruments les plus hétéroclites, se traînait lentement dans les allées du Champ de Mars, à Villeroche, s'écrasait devant les baraques où les banquistes, dans la clarté fumeuse des lampions, lançaient à plein gosier leurs appels coupés parfois par une soudaine détonation ou le tintement précipité d'un cloche. Un vacarme vraiment à rompre le tympan.

Je m'étais arrêté devant un vaste établissement le long duquel courait une rampe de gaz. C'était une sorte de musée Grévin dont l'entrée, malgré le luxe criard des dorures, du lustre et des tentures de velours, avait assez bon air.

Derrière le comptoir orné de deux vases japonais, sous une glace ovale, trônait une femme jeune encore, aux joues fraîches, aux dents d'une éblouissante blancheur, et dont le casque épais de cheveux noirs luisait aux reflets des lumières. Tandis que, souriante et empressée, elle distribuait elle-même les billets, son mari sans doute, un gaillard de large carrure, la barbe brune taillée en pointe, correctement vêtu d'une redingote et d'un pantalon clair, allant et venant sur le devant de l'estrade, engageait les promeneurs à visiter son musée où, « pour la modeste



CRÈME SIMON
POUDRE
SAVON

† Sont adoptés par les
Dames du monde entier pour
adoucir, velouter, blanchir
la peau du visage et des mains. †
Se méfier des contrefaçons et imitations

LITS EN CUIVRE

Literie complète

Maison **CHARNAUD**

(Ancr. rue de la République, 65)

4, Place des Jacobins, 4



EN VENTE

à l'AGENCE FOURNIER, rue Confort, 14
LYON

et chez tous les Libraires

et Marchands de Journaux

LA 14^e ET NOUVELLE ÉDITION DU

Cicérone de Lyon

Contenant la nomenclature des rues, avec leurs tenants et aboutissants ; le service des tramways et omnibus de Lyon et de la banlieue et des voitures *extra muros*, chemins de fer.

Prix : 10 cent., Par la poste : 15 cent.

Pour la vente en gros, s'adresser aux bureaux de l'AGENCE FOURNIER. Remise importante

somme de vingt-cinq centimes, on pouvait voir et admirer toutes les célébrités de la politique, des arts, des lettres... et du crime ».

Séduit par le sourire engageant de la belle créature assise au comptoir, je gravis à mon tour les deux ou trois marches de l'estrade. A ma vue, le directeur avait subitement interrompu son boniment, m'examinant avec une insistance dont je lui eusse demandé peut-être la raison si un flot de visiteurs ne m'eût entraîné à l'intérieur.

Je parcourus rapidement la galerie. Dès que je reparus dans l'embrasement des tentures, le forain, qui guettait évidemment ma sortie, s'avança vers moi.

— Excusez-moi, monsieur, si je me trompe, n'êtes-vous pas M. Charles Lanty ?

— Oui, monsieur.

— Alors comment vas-tu ? s'écria-t-il, la main tendue.

Et comme j'hésitais à la prendre, il ajouta :

— Tu ne reconnais pas un de tes anciens copains du lycée?... Regarde-moi bien... Paul Deyruol.

— Comment ! c'est toi, Deyruol !

A mon tour, je lui tendis la main qu'il serra avec effusion.

— Que veux-tu ? la vie ne s'arrange pas toujours comme on le pensait à vingt ans. Enfin, puisque j'ai le plaisir de te rencontrer, je ne te lâche pas. Tu es libre, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Eh bien, nous passerons ensemble le reste de la soirée. Nous causerons, ça nous rajeunira l'un et l'autre. Voici dix heures. La foule commence à s'écouler, dans un instant je vais fermer. En attendant, fais un tour ou deux sur le Champ de Mars et viens ensuite me rejoindre... Je te conterai mon histoire.

En vérité, j'étais curieux de la connaître, cette histoire. Je me souvenais maintenant que Deyruol, que j'avais perdu de vue depuis notre sortie du lycée, avait dû faire son droit à Paris. Je le croyais avocat ou juge dans quelque parquet de province, et je le retrouvais aujourd'hui dirigeant un musée forain. Il y avait de quoi me surprendre.

Quand je revins, un quart d'heure après, la rampe était éteinte, la tente rabattue, et Deyruol, la pipe aux dents, ayant déjà remplacé la redingote par un simple veston, m'attendait devant sa voiture. Il fit quelques pas à ma rencontre et, passant familièrement son bras sous le mien, il me dit :

— Sapristi ! quelle bonne surprise tu m'as faite ce soir... Montons dans « la

caravane », nous serons mieux à notre aise pour causer. Et puis, il faut que je te présente à la patronne, à ma femme, si tu aimes mieux.

Nous montâmes dans la voiture où nous attendait la belle Mme Deyruol. Dans cet intérieur resserré, divisé en deux pièces, la chambre à coucher et la cuisine servant à la fois de salle à manger et de salon de réception, tout reluisait d'une méticuleuse propreté. Chaque meuble, chaque objet était rangé avec un sens admirable des commodités. A part le petit fourneau à pétrole, tous les ustensiles du ménage se dissimulaient discrètement dans un angle, à droite de l'entrée. Avec ses rideaux damassés aux étroites fenêtres, cette luxueuse roulotte respirait tout le confort compatible avec les exigences des fréquents déplacements.

Mme Deyruol me fit le plus aimable accueil. En termes excellents, elle m'exprima le plaisir qu'elle éprouvait à recevoir un ami d'enfance de son mari.

Sur l'étroite table recouverte d'une toile cirée, elle plaça un flacon et trois petits verres. Nous nous assîmes. Et comme un bon négociant qui, la journée finie, savoure l'intime satisfaction de se retrouver au logis, l'esprit dégagé de tout souci, Deyruol, la mine épanouie, m'offrit un cigare et ralluma sa pipe.

— Avoue que tu n'es pas encore revenu de ton étonnement. Eh bien, je ne me plains pas de ma situation. A te dire vrai, maintenant que j'y suis habitué, je la préfère à toutes les autres. Elle a son charme et ses avantages. S'il y a des campagnes peu favorables, des tournées infructueuses, surtout quand on est obligé de séjourner « en ville morte », somme toute, on gagne facilement sa vie et celle de sa famille. C'est le point capital n'est-ce pas ? Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. N'anticipons pas sur les événements, comme nous le recommandait toujours M. Chinnet, notre vieux professeur de rhétorique.

J'avais vingt ans quand mon père mourut. Six mois après, j'avais réalisé mon modeste patrimoine et je partis pour Paris avec la ferme intention de faire mon droit. L'idée était bonne, mais j'aurais agi beaucoup plus sagement en la mettant à exécution dans une faculté de province. Dès mon arrivée au Quartier-Latin, je fus entraîné à une noce folle par quelques camarades bohèmes bien plus qu'étudiants. Je m'étais fait inscrire à l'école, mais je ne suivais guère les cours. A ce train-là, en deux ou trois ans, les trente mille

francs, amassés sou à sou par papa s'envolèrent dans la fumée des pipes et du punch.

Avec quelques mois de travail, il m'aurait été facile de réparer le temps perdu. Malheureusement, la vie que je menais avait tué en moi toute énergie. Le ressort cassé, incapable du moindre effort, je me laissais emporter comme une épave à la dérive. J'étais figé dans mon abrutissement, dans une demi-ivresse presque continuelle d'où je ne sortais, dans une passagère éclaircie de lucidité, que pour maudire mes folies passées. N'ayant plus les moyens de payer mes inscriptions, j'avais cessé tout à fait de fréquenter les cours. Mes premiers camarades, leur diplôme conquis, étaient pour la plupart partis depuis longtemps. Je ne quittais plus la brasserie où « l'on me faisait l'œil » en souvenir de tant de pièces de cent sous que j'y avais laissées. Parfois, j'avais aussi la veine de rencontrer un ancien ami qui m'invitait à déjeuner. Je ne rougissais plus de ce rôle de parasite et de pique-assiette. Mais tous les expédients s'usent à la longue : la brasserie changea de propriétaire et je fus jeté à la porte comme un mendiant... que j'étais.

Eugène DREVEYON.

(à suivre)

BIBLIOGRAPHIE

LA MODE ILLUSTRÉE

(Journal de la Famille)

Paris, 56, rue Jacob

Publié sous la direction
de Mme Emmeline Raymond

Les 52 numéros que la *Mode Illustrée* publie chaque année contiennent 52 gravures coloriées sur la 1^{re} page, plus de 2,000 dessins de toutes sortes : dessins de mode, de tapisserie, de crochet, de broderie, et 24 feuilles de patron en grandeur naturelle de tous les objets constituant la toilette, depuis le linge jusqu'aux robes, manteaux, vêtements d'enfants ; des chroniques, des recettes, etc. Les romans illustrés peuvent être reliés à part.

ABONNEMENTS. — Avec gravures coloriées, un an, 14 fr. ; 6 mois 7 fr. ; 3 mois, 3 fr. 50. — Avec planches coloriées : un an, 25 fr. ; 6 mois, 13 fr. 50 ; 3 mois, 7 fr.

La Vie Heureuse et le Conseil des Femmes

Les splendeurs du Palais Farnèse, résidence de notre ambassadeur près le Quirinal et séjour de M. Loubet pendant son voyage à Rome ; le Code civil, les modifications qu'y ont apporté cent années et le remaniement des articles qui règlent le sort social de la femme ; une nouvelle de Mme Myrian

Harry accompagnée de l'histoire de cette jeune femme ; la vie et les mœurs en Corée, cet enjeu d'une lutte redoutable et passionnante ; un intéressant portrait de la baronne de Baye, l'exposition de Mlle Breslau ; de pittoresques instantanés pris au nouveau club féminin de hockey, etc., etc. Voilà quelques-uns des attraits qu'offre le numéro d'avril de la *Vie Heureuse*, avec un luxe inouï d'illustrations et un texte d'une haute tenue littéraire (Le numéro : 50 centimes).

Speacles et Concerts

SOCIÉTÉ LYONNAISE DES BEAUX-ARTS

Palais Municipal, quai de Bondy. — Entrée, 0 fr. 50 ; les vendredis, 2 francs.

CASINO-KURSAAL

Tous les soirs, à 8 heures, spectacle varié.

CONCERT DE L'HORLOGE

(Cours Lafayette).

Tous les soirs, à 8 h. 1/2 spectacle varié. Représentations du Chat noir, J. Ferny, Mlle de Meyer, Victor Tourtal, etc., etc.

CASINO DU GRAND CERCLE MODERNE DE CHARBONNIÈRES-LES-BAINS

Ouvert depuis le dimanche 10 avril.

GUIGNOL DU GYMNASÉ

30, quai Saint-Antoine.

Tous les soirs, *Guignol 1^{er}, Empereur du Sabara*.
Jeudis et dimanches, matinée de famille,
à 2 heures.

BULLETIN FINANCIER

La reprise qui s'était manifestée hier en clôture, n'a pas persisté. Dès le début de la Bourse, les cours des fonds d'Etat ont fléchi par le fait de quelques ventes et le marché est redevenu hésitant.

On ne saurait dire à quel motif il faut attribuer cette faiblesse, car les nouvelles sont absolument défaut.

Le 3 % qui finissait hier à 97,50, revient à 97,37 ; l'Amortissable cote 98,15.

Le Crédit Foncier cote 675 et le Crédit Lyonnais 1.102 ; les autres sociétés de crédit ne se sont pas traitées à terme.

Nos chemins clôturent : le Lyon à 1.385 ; le Midi à 1.162 ; le Nord à 1.765 ; l'Orléans à 1.425 et l'Ouest à 880.

Le Suez sans changement est à 4.090.

L'Extérieure a baissé de 40 centimes à 83 ; l'Italien finit à 102,85 ; le Portugais à 56,95.

Le Russe consolidé cote 91,05 et le 3 % 1891 74,20.

Le Turc a reculé à 83,30 ; la Banque Ottomane est à 577.

Le propriétaire-gérant V. FOURNIER

P. LEGENDRE & C^o, r. Bellecordière Lyon.

OBLIGATIONS

PANAMA à LOTS

titres absolument garantis et
tous remboursables par des
lots ou par 400 francs.

6 tirages par an 1 tous les 2 mois)

PROCHAIN TIRAGE :

15 Juin 1904

1 lot 100.000 FR. 1 lot 500.000 FR.

Prix, 140 fr. net
au comptant tous frais compris

LOTS DU CONGO

taux de remboursement 180 fr.
par an augmentant de 5 fr.
par an jusqu'en 1987.

SIX TIRAGES PAR AN

PROCHAIN TIRAGE

20 Avril 1904

GROS LOT: 150.000 fr.

24 lots formant un total de
158.000 fr. Prix, 98 fr.
au comptant tous frais compris

Adresser demandes et fonds à
L'AGENCE FOURNIER
14, rue Confort, Lyon

Expédition franco des titres
à réception des fonds et par
retour du courrier.

ÉPILEPSIE

Guérison certaine par l'Anti-Epileptique de Liège de toutes les malades nerveuses et particulièrement de l'épilepsie réputée aujourd'hui incurable.

La brochure contenant le traitement et de nombreux certificats de guérison envoyée franco à toute personne qui en fera la demande par lettre affranchie.

S'adresser à M. FANYAU, pharmacien à LILLE (Nord).

Eviter les Contrefaçons

CHOCOLAT MENIER

Exiger le véritable Nom

Demandez

Partout

LE

THÉ DES MANDARINS

Auc. M^{me} VIENNET, Fondée en 1837

PIANOS
9, Place Jacobins, 9
LYON
Ch. MORETTON & C^o
Envoi franco Catalogue illustré

BOSC

Costumier des Théâtres municipaux

LOCATION de COSTUMES
pour Bals Masqués
et Habits

MATÉRIEL SPÉCIAL POUR CAVALCADES

1, rue du Théâtre, 1
derrière le Gd-Théâtre

Agence FOURNIER, Concessionnaire général

LOTÉRIEPour la Construction d'un Musée à GUÉRET (Creuse)
AU CAPITAL DE**200.000 fr.**

TIRAGE IRREVOCABLE: 15 Juin 1904

1 GROS LOT **15.000** 1 GROS LOT

plus 60 Lots de

2.500, 1.000, 500 ET 100 FR.
tous payables en argent**UN FRANC LE BILLET.** On trouve billets dans toute la France, débits de tabacs, Libraires, et à l'AGENCE FOURNIER, 14, rue Confort, Lyon et ses Succursales. Par correspondance, joindre mandat-poste du montant des billets et enveloppe affranchie, à 0.15 centimes par 4 billets, pour le retour.

Remise importante aux Marchands

LE THÉ

DES

MANDARINS

Qualité extra supérieure

SE TROUVE DANS TOUTES LES

Bonnes Epiceries et Maisons de Comestibles

Le kilo..... 9 fr. 50

500 grammes ... 4 » 75

250 grammes ... 2 » 50

125 grammes ... 1 » 50

50 grammes ... 0 » 60

DÉPOT GÉNÉRAL:

Maison ISAAC CASATI

31, Rue Ferrandière, LYON

MARIAGES RICHES

Maison de toute confiance avantageusement connue dans la Région par ses grandes relations, mariant gratuitement les veuves et les demoiselles.

M. SAGE, 8, r. Paul-Chenavard
(Cabinet de 2 h. à 7 h. du soir)

Demandez partout

LE

THÉ DES MANDARINS**BELLE JARDINIÈRE**

PARIS -- 2, rue du Pont-Neuf -- PARIS

La plus grande Maison de Vêtements du Monde entier

TOUTCE QUI CONCERNE LA TOILETTE DE L'HOMME ET DE L'ENFANT
Confections pour Dames et Fillettes**SUCCURSALE DE LYON**

62, rue de la République, 62

VILLE DE VALENCIENNES (Nord)

LOTÉRIEPour la Construction d'un Musée à VALENCIENNES (Nord)
(Autorisée par Arrêté Ministériel du 14 Septembre 1903)

DEUX GROS LOTS:

150.000 fr. et **10.000 fr.**

plus 115 autres lots de 1.000, 500 et 100 fr.

Soit 117 Lots faisant **180.000 fr.** tous payables en argent

TIRAGE: 15 Décembre 1904

UN FRANC LE BILLET. On trouve des Billets chez Débitants de tabacs, Librairies. Vente gros et détail, à l'AGENCE FOURNIER, 14, rue Confort, LYON, Concessionnaire général. Joindre au mandat enveloppe affranchie à 0.15 par 4 billets pour réponse.**ANÉMIQUES**

et toutes personnes qui souffrez depuis longtemps sans avoir obtenu la guérison de CHLOROSE, PALES COULEURS, NEURASTHÉNIE, FLUEURS BLANCHES, FAIBLESSES occasionnées par la CROISSANCE RAPIDE, l'ÂGE CRITIQUE, la CONVALESCENCE et, en général, tout ÉPUISEMENT produit par l'âge ou les maladies, le seul remède capable de vous guérir radicalement et en peu de jours c'est

L'ANTIANÉMIQUE GRIPPAT

Ce produit exclusivement végétal, expérimenté depuis plus d'un siècle, contient du fer à l'état naturel, le seul assimilable et ne constipant jamais. Il est d'un emploi facile, agréable et sans danger. Aucun des nombreux médicaments préconisés jusqu'à ce jour n'a donné d'aussi merveilleux résultats.

Prix du flacon: 4 fr. - Traitement complet, 2 flacons, franco: 8 fr.

Dépôt général: Pharm. DAMIRON, 39, pl. de la Bourse, Lyon (Brochure franco)

EN VENTE dans tous les kiosques à journaux

Le numéro
0.10 c**LA REVUE BI-MENSUELLE**
DES TIRAGES FINANCIERS2 fr.
l'an au

Publiant tous les Tirages des Valeurs à lots et reproduisant périodiquement la liste des lots et des tirages